

Poètes d'Israël

Aharon Amir and M. Lazar

Volume 14, Number 4-5 (82-83), 1972

Littérature d'Israël

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60220ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Amir, A. & Lazar, M. (1972). Poètes d'Israël. *Liberté*, 14(4-5), 78–98.

Poètes d'Israël

VITE ET AMER

Amère et rapide fut la fin,
Mais lent et doux l'entre-temps.
Lentes et douces les nuits,
Où mes mains ne se serraient pas
De désespoir.
Mais caressaient amoureusement ton corps
Glissant entre elles.

Et quand j'entrai en toi
Je crus au bonheur
Sans pareil, précis et perceptible
Comme la douleur, rapide et amer.

Lentes et douces furent les nuits,
Amer et grinçant comme le sable, le temps présent,
Du « soyons raisonnable . . . » et autres blasphèmes !

Et fuyant l'amour
Nous multiplions les discours
Mots et phrases sans fin et trop bien alignés !
Si nous étions restés ensemble
Nous serions le silence ! . . .

YEHUDA AMIHAY

ELOHIM A PITIÉ DES ENFANTS...

Elohim a pitié des enfants de la maternelle,
un peu moins des enfants des écoles,
et point du tout des grands.
Il les abandonne
et ils doivent parfois ramper sur leurs pattes
et sur le sable brûlant se rendre au lieu de rassemblement
tout couverts de sang.

Peut-être, pour les vrais amants
Sera-t-il indulgent. Il les protégera
de son ombre comme un chêne
abrite le dormeur sur les allées publiques.
Peut-être, pour eux, donnerons-nous aussi
la dîme de tendresse
que nous légua notre mère
afin que leur bonheur nous protège
à présent et demain...

LA LICORNE DEVANT LE MIROIR

Ma Dame,
Si vous n'aviez pas tenu
Devant moi, ce miroir

Je n'aurai pas su
Que j'étais mélancolique
Et col monté.
Je n'aurai pas su
Que je n'avais qu'une corne,
La barbe rare
Et des lèvres épaisses.

Ma Dame,
Sans fâcherie,
Si votre main amère n'avait tenu
Devant moi ce miroir

Jamais je n'aurais osé vous approcher
Et poser mes serres crochues
Sur vos genoux.

Ma Dame,
Si vous n'aviez point appelé
L'écho de mon corps,
Nous ne serions pas devenus trois :
Moi, vous et moi-même,
Et au-dessus de nous
Une corne hautaine.

T. CARMİ

NI LETTRES...

Ni lettres ni photos ni dédicaces
Nous sommes les jouets de la mémoire

Tu ne m'as pas donné — et c'est bien — cet automne-là
Ce moment-là où la mer à la lune a répondu

Ni écorchures ni morsures ni blessures d'amants
Notre chair dit la pluie première seulement

Je ne t'ai pas donné — et c'est bien — cette nuit-là
Ce moment-là où le muezzin

Au jour du jugement tous, tous se précipiteront au guichet
Nous, nous nous tiendrons là nets de toute peur et tout péché

Poème 1 de la série « Requisitoire »
Traduit par Sarah Bat-Avraham

Va-t'en ! Va-t'en d'ici !
Va chercher d'autres yeux !
J'ai écrit sur toi hier.

J'ai dit vert
A tes branches qui ployent sous le vent
Et rouge rouge rouge
Aux larmes de ton fruit.
J'ai mis au jour ta racine,
Ta racine moite, obscure, tortueuse...

Donc tu n'existes plus
Donc tu me caches le jour
Et la lune pas encore levée...

Viens, aimée
(J'ai écrit sur toi avant hier,
Mais ta jeune mémoire
Brûle mes mains de son hortie).
Viens. Regarde ce bizarre grenadier :
Son sang est dans mon âme, dans ma tête, sur mes mains,
Pourtant il est là, planté, toujours à sa place !

Traduit par Yvette Szczupak-Thomas

Extrait du livre
Le Serpent d'airain
Tschudy-Verlay, St-Gallen, 1964

L'ÉTRANGER

L'étranger face au tableau ;
Passe son doigt sur le cadre,
Et, cela fait, son oeil mord
Une pomme indifférente.

L'étranger, au bord du tapis
S'arrête, allonge une jambe hésitante.
Il s'assied lentement et le fauteuil
Lui pose mille questions sur le dos.

Après quoi il regarde à travers le volet ;
Il reconnaît un arbre sur la montagne froide
Et un oiseau.

II

Son problème le voici :
Il doit courir de place en place.
Son problème le voici : demain
Il trouvera des empreintes dans la chair de la pomme ;
Et le tapis viendra à sa rencontre ;
Et le fauteuil se tapira comme un chat contre lui.

L'étranger, s'arrachera d'ici demain
Pour planter un oiseau nouveau dans ses prunelles.

III

Veux-tu venir à moi, aujourd'hui, cette nuit ?
Et si tu viens — qui es-tu ?

Mais à présent
Debout en face de la fenêtre
Il m'est permis d'interroger.

AINSI RÊVEUR...

Ainsi rêveur, me tenir sur la grève,
Prophétisant l'imminente fin du monde
Face aux vagues qui sans cesse
Reprennent leurs forces et frappent
A nouveau le sable
Puissantes et rugissantes.
Qu'elles m'emportent avec elles,
Que je sois océan
Dès maintenant et pour toujours.

CE SENTIER QUI NE REVIENDRA PAS

Sur ce sentier, je le sais, je ne reviendrai pas.
Maintenant
Je vais presser ma paume sur l'écorce de cet arbre.
Avant la pluie, quelqu'un d'autre passera peut-être
Et plaquera sa main sur l'écorce de cet arbre
Ajoutant un brin d'air à un autre.

Et puis la pluie. Tous ces souffles avec elle
Longeront le tronc jusqu'à terre,
Pénétreront le sol, mouilleront les racines
Et remontant le tronc jusqu'aux branches
Donneront aux feuilles une verdure
Nouvelle. Où serai-je quand ce bref souffle vert de mes mains
Et de celui qui me suivra
Se mêlera à l'éternel souffle vert ?

AMIR GILBOA

LA FACE DE JOSUÉ

Et Josué d'en haut contempla ma face.
Sa face comme de l'or battu. Songe froid.
Songe antique.
Ases pieds la mer frappe éternellement le sable.
Son désir me fait mal, mal à en mourir.
Non, je dois attendre, attendre vivant
A jamais.
La face de mon frère erre dans les nuages,
Parle aux empreintes de mes pas sur le sable trempé.

La mer frappe et se retire,
Frappe et se retire.
Combats des éléments à l'implacable loi.
Moi. Le vent. Un autre. Fuyant. Loin.
Même Josué a maintenant lâché les batailles.
L'héritage à son peuple confié,
Sans s'être pour lui-même creusé un tombeau
Dans les montagnes d'Ephraïm.
C'est pourquoi nuit après nuit
Il sort errer dans les nuages
Et moi j'ai mal, mal à en mourir
Pieds nus sur le sable, la froide lune
Au bord de la mer
Gémissements en moi, gémissements en moi en fin
Qui frappent ma mort à mes pieds
Vague après vague.

Au-dessus de nombreux vivants
Qu'il soit glorifié et magnifié.

Trad. Ch. Reich

AMIR GILBOA

ULYSSE

Retournant dans sa ville natale, il trouva une mer
Aux poissons multiformes, et des algues flottant sur les crêtes
des vagues

Et un soleil vaincu sur le rebord des cieux.
« Errer est humain » dit Ulysse en son coeur épuisé,
Et il gagna un carrefour près de la ville toute proche
Pour retrouver la route vers sa ville natale
Eloignée de la mer.

Il alla, fatigué de ses rêves languissant
Parmi des hommes qui parlaient un étrange dialecte
Les mots qu'il emportait pour toute nourriture
Avaient levé entre-temps.

Un instant, il pensa s'être endormi de longs jours
Et revenu vers des gens moins stupéfaits de le voir
Et n'ouvrant pas des yeux émerveillés.
Les questionnant avec des gestes, ils s'efforcèrent de le saisir
Du sein des profondeurs
Le trait de pourpre devint fil violet
Au bord du ciel.
Les anciens se levèrent et chassèrent les enfants
Qui se tenaient autour de lui
Lueur après lueur une flamme se répandit de maison en
maison.

Et la rosée vint, coulant sur sa tête
Et le vent vint, baisant ses lèvres.
Et l'eau, comme la veille Euryclée, vint
Et lui lava les pieds. Puis, sans remarquer
La cicatrice, continua de couler.

AMIR GILBOA

1923-1958

A

Le temps m'a fait défaut.
Je le sais maintenant :
Le temps m'a fait défaut.

La mi-temps de ma vie !

A présent je peux me taire.
Mon ombre s'allonge
Avec la course du soleil.

Je suis cet homme
A qui le temps a fait défaut.

B

Le temps m'a fait défaut
pour pousser comme un chêne
Lentement
Comme un arbre à pensées
Ou quelque chose de plus clair
Et non au hasard, un ensemble
De cris, et de repas sur le pouce.

Ma vie a passé d'un journal à l'autre,
A bout de souffle ;
Une course rapide
O Dieu !

C

Le temps m'a fait défaut pour
Me couvrir de mousse
Ou de rouille
Et pour faire l'expérience
De naître — mourir — naître,
Devenir souvenirs
Ou jaunir comme
Les pages d'un gros livre.
Pour être enfin compris.
Cerné.
Perdu.
Hérité.
Entre moi et mon père : la mer.

Trad. Ch. Reich

HAÏM GOURI

DERNIERS

Je suis déjà assez rare. Voilà des années,
L'on ne me trouvait que ça et là,
A l'orée de cette jungle. Mon corps informe
Est bien camouflé par les joncs, et collé
A l'ombre moite alentour.
Dans des conditions de culture,
je n'aurais pas du tout tenu le coup.
Je suis fatigué. Seuls les grands incendies
Me jettent encore de cache en cache.

Et à présent ? Mon renom est dans la seule rumeur
Que, jour après jour,
Voire heure après heure,
Je m'amenuise de plus en plus.
Pourtant, il est vrai qu'en ce moment même, quelqu'un
Me suit. Prudemment, je dresse
Toutes mes oreilles, et j'attends. Le pas
Est déjà dans les feuilles mortes.
Tout près, bruissant. Y est-on ?

Y suis-je ? J'y suis.
Plus le temps d'expliquer.

Traduit de l'hébreu par Jacques Benaudis

DAN PAGIS

FIN DU QUESTIONNAIRE

Domicile : Galaxie et autres étoiles.

Numéro du tombeau.

Etes-vous seul ? Oui. Non.

Quel genre d'herbe pousse dessus ?

(par exemple : des yeux, du ventre, du coeur, etc.)

Vous avez le droit de faire appel.

Dans l'espace réservé — ci-dessous — indiquez :

Depuis quand êtes-vous éveillé

et pourquoi êtes-vous surpris ?

AU CRAYON DANS UN CAR SCELLE

Ici, dans ce convoi.

Moi, Eve.

Avec Abel, mon fils.

Si vous voyez mon aîné,

Caïn, le fils d'Adam

Dites-lui que moi

Trad. Ch. Reich

EUROPE, TARD

Dans le ciel, volent des violons

Et un chapeau de paille. Excusez-moi, Madame, quelle année
est-il ?

Trente-neuf et demie environ, encore très tôt.

On peut fermer la radio.

Faites connaissance : voici le vent de la mer, âme de la
promenade

Merveilleusement turbulent,

Donnant le vertige aux robes-cloches et cinglant

Des journaux inquiets, tango ! tango !

Et le jardin musical
Joue pour lui-même :
Ce n'est que votre main, Madame,
Votre main fine comme
Un gant blanc.
Tout sera pour le mieux
Dans le monde meilleur.
Ne vous inquiétez pas tant, Madame.
Ici, jamais cela n'arrivera.
Vous verrez.
Ici, jamais.

L'HOMME DES CAVERNES SE TAIT

A la fin du temps, mes arrière-petits-enfants examinent
Mon crâne parmi des fossiles en banc :
Combien de milliers de milliers d'ans
Ai-je broyés entre mes canines ?

Et quelles nouvelles vont-ils m'arracher
De la bouche sur les mammouths ? J'ai le temps, moi.
Je me tais. Ils en sont encore à chercher
Mon minois.

Bon, qu'ils jouissent du squelette que j'ai légué
Dans un tas de poussière. Mais s'ils regardent profondément
Je suis là, dans ma caverne,

Merveilleusement calme, encore frais et vert,
Encore tendre et chaud : jamais l'on ne m'a relégué
De la bonne matrice de maman !

Traduit de l'hébreu par Jacques Benaudis

CANTOS**I**

Et ne vint d'autre jour,
ne vint d'autre nuit. Seule la lumière bleue
d'une pierre plus rare résolvait les énigmes
et amenait l'été aux capsules de ronce

II

Soudain, explosion de lumière. Les montagnes
sont nues. Les aiguilles de pin flambent
comme des torches. La mer sans rivages.
La raison sévère de la lumière :
ton silence qui provoque les étoiles

III

Je viens. Je viens dans les ténèbres
avec les clefs invisibles. La cloison
tombe. De nouveau minuit. Lois
du cercle dans mes rêves. Dans mes actions

IV

Fin d'été. Un chardon perlé de rosée
comme une pensée matinale. Le silence s'épaissit
dans la lumière limpide. Dans le puits ancien
sur la colline le texte brut
de tant de mes poèmes

V

Un matin plein d'yeux.
Des minéraux de l'abîme
la mer engendre ses couleurs
et reflue comme un fleuve endigué.
Je vois dans le miroir : Chabat en terre étrangère.
Première pluie après un long été dans mon pays

VI

Toile d'araignée de nostalgie
dans les floraisons tardives des vignes sauvages.
Les vigneronns disent : une année bissextile.
J'ai failli dire : année bissextile de l'amour

VII

Jours qui s'arrondissent. Toits de chaume
où l'été pond des oeufs d'hirondelles.
Jours d'olives et de muscat, de pierres
fumantes. Un antique parchemin
aux lettres à demi effacées

VIII

Les pierres que j'ai lancées dans le puits
voici bien des années comme les disques du sort
deviennent des comètes qui se meuvent dans l'espace.
La distance entre moi et l'étoile polaire
ne cesse de s'amoindrir.

IX

Cette lumière. Cette lumière-là
dans les lentilles de sel. Dans les filets
fatigués par la pêche. Dans le temps
qui s'enfouit comme un crabe,
qui injecte la chlorophylle dans la chair des algues.
Cette lumière-là dans mes yeux

X

Nuages d'automne sur la face des eaux. Le varech
tourbillonne comme la malachite qui s'effrite.
J'entends le claquement de portes nombreuses
et je m'emplis de silence
comme la muraille d'une ville conquise

Traduit de l'hébreu par Claude Vigée

DAVID ROKEAH

POÈMES CANINS

1

Le vieux chien pleure son maître.

J'avais aujourd'hui à manger dans l'écuelle
mais le manger n'avait aucun goût
ou peut-être n'avais-je pas d'appétit
que me vaut la mangeaille sans toi
sans toi que vaut mon existence

demain je n'aurai pas à manger dans l'écuelle
demain je ne trouverai sûrement rien dans l'écuelle
je sens que tu ne me donneras plus rien
car ils t'ont emmené d'ici maintenant
et tu ne m'appelas point avant qu'on ne t'emporte
et pas une caresse de toi avant qu'on ne t'emmène
tu es parti et je sens que tu ne reviendras plus
plus jamais plus jamais
je ne sais pas pourquoi
mais je le sens comme ça
et quand je sens je sais
ma langue pend dehors comme aux jours de vent chaud
mais aujourd'hui il fait froid
je souffle comme si je rentrais d'une longue-longue poursuite
où ai-je couru qui ai-je poursuivi
je hurle comme si cinq gros mâtins aux dents fortes
m'avaient planté leurs crocs dans tout mon corps
je me lamente à cause de mon maître
je me lamente pour mon maître
je vais devenir fou
aïe !

je lamente ma vieillesse
de ma vieillesse je me lamente
je le sais bien que je suis vieux et ne vaux plus rien
les jeunes chiots me flairent et s'en vont
les chiennes n'attendent plus que je vienne les flairer
même les petits hommes ne jouent plus avec moi
lorsque je sors de la cour
et les chats les chats qu'ils crèvent passent indifférents

peut-être m'en irai-je et serai comme l'un d'eux
l'un de ces chiens sauvages qui n'ont pas de niche
qui ne gardent rien du tout
je m'en irai dans la montagne et serai comme un des chacals
comme un chacal
je chercherai toutes sortes de charognes
celle d'un oiseau tombé du haut et mort dans le champ ouvert
ou celle d'un reptile ou d'un rat
je m'étendrai dans le champ ouvert et aboierai sur ma
vieillesse
et aboierai à mon maître
jusqu'à ce que je meure —
et quand je mourrai
j'irai là où s'en fut mon maître
et il me caressera là-bas.

2

Le vieux pleure son chien.

Pense donc :
un chien.
eh bien quoi
qu'y a-t-il
il n'y a rien à cela.
Mais malgré tout
je ne sa's pas pourquoi
je suis un peu triste aujourd'hui.

Pense donc :
à la mort de mes amis l'un après l'autre
je n'ai presque pas souffert.
Je me félicitais en moi-même :
voici moi je leur survis
à tous
un à un.

Mais justement ce matin —
à la vue de ton cadavre noir
et la vitre de ton oeil glacé
et ta gueule ouverte
en un ultime et classique étonnement
à cause de cette mort qui lui vient soudain
intruse
inconnue
pas d'ici —
alors justement j'ai eu un pincement au coeur.
J'ai frémi.
Resté seul.
C'est bien plus concret.
J'étais à mes yeux comme un chien mort.

Pense donc :
j'ai désiré au fond
que toi tu me survives
qu'il y en ait un qui se lamente
avec sincérité
avec douleur
avec un amour vrai et fidèle
sur les pierres de ma tombe
qu'il y en ait un qui aboie amèrement
dégoûté de sa ration quotidienne
ne fût-ce qu'un seul jour
parce que
moi
je n'existe plus.

Je sais pourquoi
je suis un peu triste
pourquoi une larme perle à mes yeux
justement aujourd'hui.
J'entends dessus ma tête
tout proche de moi
un battement d'ailes
un bruissement de grandes plumes noires.
La lune
qui s'arc-boute tout en haut du ciel
peut-être est-elle comme un quart de fromage
mais comme quoi est-elle
la mort
qui lui vient soudain
intruse
inconnue
pas d'ici ?

Oui.
Il faut penser à un nouveau chien.